

cette ligne de hâle nettement dessinée, démontrant qu'il a porté pendant des années le costume de simple zouave, que son cou au a subi les morsures du soleil d'Afrique.

—Pauvre garçon ! faisait la bonne Catherine en joignant les mains ; sa poitrine est blanche comme celle d'une fille... Est-il Dieu permis de massacrer ainsi des enfants... Quelle pitié !... Et sa mère l'attend !... Il a sans doute des frères, des sœurs qui parlent de lui en ce moment !... Oh ! monsieur Dumont, faut le sauver, cet enfant !...

—Nous ferons tout ce qu'il sera possible de faire, ma bonne Catherine.

Georget s'agita. Ses lèvres se contractèrent.

—Comme il a l'air de souffrir, mon Dieu Seigneur !

—Tant mieux ! ma bonne Catherine, affirma le docteur Dumont. Il faut combattre la prostration, l'état comateux, activer les mouvements du cœur.

Il se pencha vers le malade, appuya son oreille sur la poitrine du jeune homme, et dit en se relevant :

—Le cœur bat un plus fort, les mouvements sont mieux rythmés. Constatez, mon cher confrère.

—En effet, les battements, il y a une heure n'étaient pas appréciables.

Les médecins écrivirent une ordonnance qu'un domestique alla faire exécuter.

—Vous lui ferez avaler une cuillerée de la potion qu'on va vous apporter, madame Catherine, et cela environ toutes les heures, dit M. Dumont. Vous renouvellerez constamment les compresses.

—On va lui glacer le sang, à ce pauvre enfant !

—Ne craignez pas, madame Catherine, le gaillard a le sang vif et chaud.

—Je renouvellerai les compresses, je ferai tout ce que vous venez de me commander.

—Ma bonne Catherine, pardon du mal que vous allez prendre ; il va falloir veiller auprès du blessé ; on ne peut avoir confiance en Germain, il s'endormirait.

—Oh ! je veillerai, je ne dormirai pas, moi... J'ai assez veillé auprès de mes enfants pendant leurs maladies ; je vous assure que je ne songerai point à dormir, celui-ci sera soigné comme l'était mon petit Georget... Il aurait quasi le même âge, le pauvre enfant.

—Vous l'avez perdu, madame Catherine ?

—Oui, monsieur Dumont, oui, je l'ai perdu, c'est cela, répondit-elle les larmes aux yeux.

Les médecins partirent et Catherine s'installa au chevet du blessé.

Georget fut pendant huit jours entre la vie et la mort ; à des améliorations passagères succédaient des périodes de prostration complète pendant lesquelles le médecin constatait une telle faiblesse du poulx et du cœur qu'il craignait de voir le blessé s'éteindre, exhiler son dernier et faible soupir.

D'autres fois, il était pris de délire, il se débarrassait des bandes glacées qui lui entouraient la tête et poussait des cris rauques, prononçait des mots intelligibles. Ses prunelles injectées de sang roulaient dans leurs orbites agrandies par la maigreur de son visage blêmi par la perte du sang et qui soudain, se violait.

Le médecin, après avoir relevé les forces, devait alors combattre énergiquement la congestion menaçante.

Catherine ne se couchait ni jour ni nuit. Elle aussi luttait contre le mal ; elle voulait sauver cet enfant qui lui avait fait penser au sien, à son Georget.

Si elle avait su !...

Comment dans ce soldat, dans cet officier au teint brûlé par le soleil d'Afrique, eût-elle reconnu le petit garçon rose et blanc ?

D'ailleurs, la bonne Catherine, comme toutes les femmes, comme toutes les mères, voyait Georget dans sa pensée ainsi qu'il était dans l'humble chalet de Bovernier : l'enfant délicat aux grands yeux bleus caudides.

Cette image s'était à jamais gravée dans son souvenir.

En vain douze années s'étaient écoulées depuis que son Georget avait dû s'enfuir pour éviter Gaston de Pervenchère et Anspach ; le jeune homme de vingt ans que sa raison aurait dû imaginer n'existait pas pour elle ; son Georget à elle était l'enfant délicat au pâle visage, au yeux de bleu.

En outre, les longues années pendant lesquelles la paralysie l'avait clouée inerte sur un lit, plongée dans une somnolence, une rêverie vague, augmentaient encore l'illusion touchante de Catherine : pendant des années elle avait tant rêvé à cet enfant qu'éveillée, bien éveillée maintenant, elle continuait ce long rêve.

Depuis trois semaines, Georget est dans la petite maison de Passy. Il est maintenant hors de danger.

L'extrême faiblesse et la menace de congestion ont disparu.

Georget regarde étonné autour de lui... Il ferme les yeux, réfléchit, se demande où il est... ce qui est arrivé...

Ah ! il se souvient... Ses mains, machinalement, se portent à sa tête endolorie... Il sent les linges mouillés... Il comprend tout ; il

a été blessé, est à l'ambulance... Ses yeux cherchent des camarades autour de lui...

Il est seul... ce n'est pas là une ambulance militaires ; cette pièce presque élégante ; cette suspension de cuivre doré, ces tableaux, ces tentures, ces meubles aux incrustations de nacre, ces ferrures de nickel, ces fleurs dans des potiches !

Où est-il donc ?

De nouveau, il ferme les yeux et se demande :

—Suis-je le jouet d'une hallucination ?... Mes yeux croient-ils voir des images que seule la fièvre trace dans mon cerveau ?

De nouveau ses yeux explorent la salle.

—Non, ce n'est pas la fièvre, ce que je vois existe réellement, ces meubles, ces tableaux, ces tentures, je pourrais en me levant les toucher, les sentir sous ma main, ces fleurs j'en pourrais respirer le parfum.

Il se soulève sur le coude.

Son lit est placé près d'une fenêtre ouverte sur un jardinet planté d'arbres au vert feuillage, de fleurs dont les parfums embaument l'air. Des insectes dansent et tournoient dans un rayon de soleil. Des abeilles fouillent le calice des fleurs, et lourdes de pollen, regagnent leurs ruches où s'élabore le miel d'or. Des oiseaux chantent sous la feuillée...

Georget contemple, ravi, ce spectacle comme s'il le voyait pour la première fois. Tout lui semble charmant, l'ément, confusément ; il sent qu'il a été bien près de ne pas revoir ces choses si simples et si belles cependant. Des fleurs, des arbres, et ce symbole de la vie même, le soleil, père de la lumière, de la chaleur, de la fécondité...

Il rêve délicieusement, de choses imprécises, confuses et douces. Puis, ces rêveries de convalescent, rêveries vagues comme les balbutiements joyeux d'un petit enfant, font place, peu à peu, à des pensées plus nettes, à des réalités plus tangibles.

Georget cherche à se rappeler dans quelles circonstances il a été blessé. Est-il en Afrique ?... Non, le paysage qu'il a sous les yeux est un paysage de France.

Est-ce qu'il ne combattait pas, comme Jacques de Beauchamp, les Allemands envahissant la France ?

—Si, c'est là ! s'écrie mentalement Georget, j'ai été frappé d'une balle sur le champ de bataille... Oui, je me souviens maintenant !... Une balle... la clavicule cassée...

Il médite de nouveau et bientôt murmure... sorti de l'hôpital... J'allais retrouver Fanchon à Beauchamp... je m'en faisais une fête, en y pensant, mon cœur sautait de joie dans ma poitrine.

Soudain, à haute voix maintenant il s'écrie :

—Oui, je sais, cela me revient... La guerre civile... l'horrible guerre entre Français... l'entrée à Paris... la barricade... Une balle française !...

Il retombe, accablé, sur sa couche : des pleurs s'échappent de ses yeux...

Georget surmonte vite cette faiblesse. Il entend un bruit de pas et, vivement, il essuie ses larmes.

Une vieille femme entre. Sous son bonnet de fausse dentelle noire ses cheveux paraissent blancs comme l'argent.

Elle marche sur la pointe des pieds ; les cils de ses paupières baissées font une ombre sur son visage pâle et triste. Elle tient des deux mains un plateau sur lequel est une tasse de porcelaine d'où s'élève une vapeur légère.

La bonne femme pose le plateau, doucement, sur une petite table. Elle tourne ses yeux vers son malade qu'elle croit endormi.

Non, il la regarde, suit ses mouvements, lui sourit de son sourire ébauché de convalescent.

—Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ?... Le médecin dit que vous êtes sauvé... C'était la commotion... La balle n'a fait que déchirer... un peu... un peu les chairs...

Georget ne l'écoute pas... Il ne comprend pas un mot de ce qu'elle dit...

Les yeux agrandis par la stupeur, il la regarde, écoute le son de sa voix, se soulève brusquement sur le coude, la regarde encore, longuement...

—Ne vous découvrez pas, mon enfant, dit-elle en rebordant avec précaution les draps du lit.

Ses pauvres vieilles mains maigres et ridées tremblent un peu. Georget rejette vivement les draps, s'assied sur le bord de la couche, prend les deux mains de la vieille femme dans les siennes... Son regard se fixe, ardent, scrutateur, sur le visage pâle tourné vers son visage, sur ces yeux qui regardent ses yeux...

Soudain, il entoure de ses bras le cou de la brave femme, de sa garde-malade et, lui couvrant la figure, les cheveux de baisers fous :

—Mère ! crie-t-il d'une voix que l'émotion déchire, mère, maman Catherine !... Mère, tu ne me reconnais pas ?... Tu ne reconnais pas ton Georget ?

—Georget !... Vous ?... Toi ?... Mon petit Georget !

—Oui, mère, c'est moi, c'est bien moi ! Je suis le pauvre orphelin que tu as recueilli à Bovernier, je suis le frère de Fanchon.

—Est-ce possible !... Mais oui, oui je te reconnais maintenant.